

Mama disait toujours d'Amal qu'elle était une petite Mcoquine. D'ailleurs, on plaisantait souvent en famille du fait que ma toute jeune sœur, encore peu assurée sur ses jambes potelées, possédait plus d'énergie que moi et mon frère cadet réunis. Aussi, lorsque j'allai la voir dans son berceau et ne l'y trouvai pas, la frayeur me saisit.

C'était l'été, et toute la maisonnée était écrasée par la chaleur. Seul dans sa chambre, j'espérais que le silence me révélerait où ses pas maladroits l'avaient menée. Un courant d'air souleva le voile d'un rideau blanc. La fenêtre était grande ouverte. Je m'y précipitai, priant pour ne pas la découvrir en bas, pour qu'il ne lui soit rien arrivé. Malgré ma peur, je me penchai pour vérifier, car il était pire de ne pas savoir. *Seigneur, mon Dieu, je vous en supplie...*

Dans le jardin de ma mère, il n'y avait rien, hormis des fleurs multicolores agitées par la brise.

Au rez-de-chaussée, l'air embaumait de délicieux parfums, exhalés par la grande table chargée de bonnes choses. Comme baba et moi adorions les pâtisseries, mama s'affairait aux desserts pour le repas de fête du soir.

— Où est Amal ? demandai-je en glissant un biscuit aux dattes dans chacune de mes poches dès que ma mère eut le dos tourné.

Un pour moi, l'autre pour mon frère Abbas.

— Elle fait la sieste.

Ma mère nappait les baklavas de sirop.

— Non, mama, elle n'est pas dans son berceau.

— Où est-elle alors ?

Mama posa la casserole chaude dans l'évier pour la refroidir sous l'eau, ce qui fit jaillir de la vapeur.

— Peut-être se cache-t-elle ?

La robe noire de ma mère m'effleura lorsqu'elle se précipita dans l'escalier. Je lui emboîtai le pas sans piper mot, prêt à savourer ma récompense dès que ma sœur serait retrouvée.

— J'ai besoin d'aide ! lança Abbas, en haut des marches, la chemise déboutonnée.

Je le fusillai du regard. Ne pouvait-il comprendre que j'aidais mama à résoudre un grave problème ?

Nous la suivîmes dans la chambre qu'elle partageait avec baba. Amal n'était pas sous le grand lit. Je tirai le rideau de la penderie, où je m'attendais à découvrir ma petite sœur accroupie, un large sourire aux lèvres, mais elle n'était pas là. Je sentais que mama commençait à s'inquiéter. Ses yeux sombres brillaient d'un éclat qui m'effrayait.

— Ne t'inquiète pas, mama, la reconforta Abbas. Ahmed et moi, nous allons t'aider à la retrouver.

Mama posa un doigt sur ses lèvres pour nous enjoindre à ne pas faire de bruit, tandis que nous traversions le couloir pour rejoindre la chambre de nos plus jeunes frères. Comme ils dormaient encore, elle pénétra sur la pointe des pieds à l'intérieur et nous fit signe de l'attendre, car elle savait se montrer plus discrète que nous. Toutefois, Amal n'était pas là.

Comme Abbas me lançait un regard soucieux, je le rassurai d'une tape dans le dos.

En bas, mama appela Amal encore et encore. Elle retourna le salon, la salle à manger et anéantit tous ses préparatifs du dîner, auquel étaient conviés l'oncle Kamel et sa famille.

Abbas et moi la suivîmes lorsqu'elle se rua dans la véranda. La porte de la cour était ouverte. Mama en eut le souffle coupé. Par la baie vitrée, nous repérâmes Amal qui courait en chemise de nuit dans le pré en direction du « champ ».

Aussitôt, mama sortit dans la cour. Elle coupa à travers ses plates-bandes, piétina ses roses, dont les épines lui déchirèrent la robe. Mon frère et moi lui emboîtâmes le pas.

— Amal ! hurla mama. Arrête !

Malgré mes points de côté, je poursuivis ma course. Mama s'immobilisa si brusquement au « panneau » que nous la heurtâmes. Amal avait franchi la limite. Je ne respirai plus.

— Arrête-toi ! cria mama. Ne bouge plus !

Ses boucles noires au vent, Amal pourchassait un gros papillon rouge. Elle se retourna vers nous.

— Je vais l'attraper, gloussa-t-elle, le doigt pointé.

— Non, Amal ! gronda mama de son ton le plus sévère. Ne bouge plus.

Amal s'immobilisa, et mama souffla. Soulagé, Abbas se laissa tomber sur les genoux. Nous ne devons, sous aucun prétexte, dépasser le panneau. C'était le champ du diable.

Le joli papillon se posa à environ quatre mètres devant Amal.

— Non ! hurla mama.

Abbas et moi levâmes les yeux.

Après un coup d'œil espiègle à mama, Amal courut vers sa proie.

La suite se déroula au ralenti. On eût dit qu'on avait lancé ma sœur en l'air. De la fumée et des flammes jaillirent sous elle, et son sourire vola en éclats. Le bruit nous frappa – littéralement – et nous tombâmes à la renverse. Lorsque je regardai à l'endroit où elle se tenait, Amal avait disparu. Tout bonnement. Je n'entendais plus rien.

C'est alors que les hurlements retentirent. D'abord ceux de ma mère, puis ceux de mon père, quelque part loin derrière nous. Alors, je compris qu'Amal n'avait pas disparu. Je voyais quelque chose. Son bras. C'était bien son bras, mais son corps n'y était plus attaché. Je m'essuyai les yeux. Amal avait été déchiquetée comme une poupée prise entre les crocs de notre chien de garde. J'ouvris la bouche et laissai échapper un cri qui faillit me déchirer en deux.

Essoufflés, baba et l'oncle Kamel coururent jusqu'au panneau. Sans les suivre des yeux, mama se mit à gémir dès qu'ils l'eurent atteint.

— Mon bébé, mon bébé...

Alors, baba vit Amal, au-delà du panneau, sur lequel il était indiqué ZONE INTERDITE. Le visage en larmes, il tendit les bras vers sa fille. L'oncle Kamel le retint à deux mains.

— Non...

Mon père tenta de se dégager, mais l'oncle Kamel tint bon. Tout en se débattant, baba se tourna vers son frère.

— Je ne peux pas l'abandonner ! s'écria-t-il.

— Il est trop tard, répondit l'oncle Kamel d'une voix ferme.

— Je sais où les mines sont enterrées, affirmai-je.

— Guide-moi, Ahmed, déclara baba sans me regarder.

— Tu veux mettre ta vie entre les mains d'un gamin de sept ans ? grimaça l'oncle Kamel, comme s'il avait mordu dans un citron.

— Ce n'est pas un enfant comme les autres, rétorqua baba.

D'un pas, je quittai Abbas et mama pour rejoindre les deux hommes. Ils pleuraient.

— Elles ont été posées à la main, et j'en ai dessiné le plan, déclarai-je.

— Cours le chercher, ordonna baba avant d'ajouter autre chose que je ne pus toutefois comprendre, car il s'était retourné vers le champ du diable – et Amal.

Je courus le plus vite possible jusqu'à la véranda, sortis le plan de sa cachette, saisis la canne de mon père au vol et repartis en courant auprès de ma famille. Mama disait toujours que je ne devais pas cavalier avec la canne de baba dans les mains, car je risquais de me faire mal, mais il s'agissait d'une urgence.

Armé de sa canne, mon père frappa le sol, tandis que je m'efforçais de reprendre haleine.

— Tout droit à partir du panneau, indiquai-je.

Aveuglé par les larmes, dont le sel me piquait les yeux, je ne détournai cependant pas la tête. À chaque pas, baba tâtait le sol devant lui, puis, lorsqu'il eut parcouru deux ou trois mètres,

il s'arrêta. La tête d'Amal se trouvait à environ un mètre. Sa chevelure bouclée avait disparu. Une sorte de matière blanche saillait aux endroits où la peau avait été brûlée.

Comme il n'avait pas les bras assez longs pour l'atteindre, il s'accroupit pour une nouvelle tentative. Mama retenait son souffle. J'aurais préféré qu'il se serve de sa canne, mais j'avais peur de le lui dire, car sans doute se refuserait-il à traiter Amal ainsi.

— Reviens, supplia l'oncle Kamel. C'est trop dangereux.

— Les enfants ! s'écria mama.

Baba faillit basculer en avant, mais il se rattrapa.

— Ils sont seuls à la maison.

— Je m'en occupe.

L'oncle Kamel tourna les talons, à mon grand soulagement, car il ne rendait les choses que plus difficiles.

— Ne les amène pas ici ! lui cria baba. Ils ne doivent pas voir Amal ainsi. Et empêche aussi Nadia de venir.

— Nadia !

On aurait dit que mama entendait le nom de son aînée pour la première fois.

— Nadia est chez toi, Kamel, avec tes enfants.

L'oncle Kamel hocha la tête et continua son chemin.

Mama était à terre, à côté d'Abbas, le visage inondé de larmes. Comme figé par un sort, Abbas regardait fixement ce qui restait d'Amal.

— Par où maintenant, Ahmed ? demanda baba.

D'après mon plan, une mine gisait à environ deux mètres de la tête d'Amal. Le soleil tapait fort ; pourtant, j'avais froid. *Je vous en prie, mon Dieu, faites que mon plan soit exact.* Ce dont j'étais certain, c'est que l'implantation des mines ne suivait pas un schéma systématique, car j'étais toujours à l'affût de ce genre de choses. Ici, elles étaient semées au hasard, de sorte que personne ne pouvait les déceler sans en posséder le plan.

— Avance d'un mètre sur la gauche, dis-je, et tends de nouveau le bras.

Sans m'en rendre compte, j'avais retenu mon souffle. Lorsque mon père souleva la tête d'Amal, j'expirai longuement. Il défit son keffieh pour envelopper ses chairs très abîmées.

Baba tenta d'attraper le bras de ma sœur, mais il était trop loin. Il était difficile de voir si sa main y était toujours attachée.

D'après mon plan, une autre mine le séparait du membre. Il me fallait donc la lui faire contourner. Il suivit mes instructions à la lettre, car il me faisait confiance. Je le guidai tout près et il put délicatement recueillir le bras et l'envelopper à son tour. Il ne restait plus que le torse, qui gisait le plus loin.

— N'avance plus. Il y a une mine. Va sur ta gauche.

Baba serra Amal contre sa poitrine. Avant le pas suivant, il frappa le sol. Je le guidai du début à la fin ; il y avait au moins douze mètres à parcourir. Ensuite, il faudrait guider son retour.

— Après le panneau, ce sera tout droit, mais, juste avant, il y a deux mines, expliquai-je

Je l'invitai à avancer, puis à effectuer deux pas sur le côté. Lorsque j'essuyai la sueur qui me coulait sur le visage, je constatai que j'avais du sang sur la main. Celui d'Amal, forcément. J'eus beau m'essuyer encore, il ne partait pas.

Un coup de vent souleva une mèche noire du visage de mon père. Son keffieh blanc, qui ne lui couvrait plus la tête, était trempé de sang, et sa tunique blanche était également maculée de rouge.

Il tenait Amal dans ses bras comme lorsqu'elle s'endormait sur ses genoux et qu'il la portait dans sa chambre. Tel un ange tout droit sorti d'un conte, il ramena Amal du champ de mines, ses larges épaules rentrées, le cil humide.

Mama, toujours à terre, pleurait. Abbas la tenait dans ses bras, mais ses propres larmes s'étaient tariées. En petit homme, il veillait sur elle.

— Baba la réparera, assurait-il. Il sait tout arranger.

— Baba va prendre soin d'elle, dis-je, une main posée sur l'épaule d'Abbas.

Baba s'agenouilla à côté de mama par terre, le cou rentré

dans les épaules, et berça doucement Amal. Ma mère s'appuya contre lui.

— N'aie pas peur, dit baba pour reconforter Amal. Dieu te protégera.

Nous demeurâmes longuement ainsi autour de ma sœur.

« Couvre-feu dans cinq minutes, annonça un soldat au mégaphone depuis sa jeep militaire. Toute personne surprise dans les rues sera arrêtée ou abattue. »

Comme il était trop tard pour obtenir l'autorisation d'enterrer Amal, nous la ramenâmes à la maison.